

Michel
David

À l'ombre du clocher

** Le fils de Gabrielle



Extrait de la publication

Roman historique

l'À ombre
du clocher

DU MÊME AUTEUR

Saga LE PETIT MONDE DE SAINT-ANSELME :

Tome I, *Le petit monde de Saint-Anselme, chronique des années 30*, roman, Montréal, Guérin, 2003.

Tome II, *L'enracinement, chronique des années 50*, roman, Montréal, Guérin, 2004.

Tome III, *Le temps des épreuves, chronique des années 80*, roman, Montréal, Guérin, 2005.

Tome IV, *Les héritiers, chronique de l'an 2000*, roman, Montréal, Guérin, 2006.

Saga LA POUSSIÈRE DU TEMPS :

Tome I, *Rue de la glacière*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2005 ; Hurtubise compact, 2008.

Tome II, *Rue Notre-Dame*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2005 ; Hurtubise compact, 2008.

Tome III, *Sur le boulevard*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006 ; Hurtubise compact, 2008.

Tome IV, *Au bout de la route*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006 ; Hurtubise compact, 2008.

Saga À L'OMBRE DU CLOCHER :

Tome I, *Les années folles*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006 ; Hurtubise compact, 2010.

Tome III, *Les amours interdites*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2007 ; Hurtubise compact, 2010.

Tome IV, *Au rythme des saisons*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008 ; Hurtubise compact, 2010.

Saga CHÈRE LAURETTE :

Tome I, *Des rêves plein la tête*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.

Tome II, *À l'écoute du temps*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.

Tome III, *Le retour*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2009.

Tome IV, *La fuite du temps*, roman, Montréal, Hurtubise, 2009.

Saga UN BONHEUR SI FRAGILE :

Tome I, *L'engagement*, roman, Montréal, Hurtubise, 2009.

Tome II, *Le drame*, roman, Montréal, Hurtubise, 2010.

Tome III, *Les épreuves*, roman, Montréal, Hurtubise, 2010.

MICHEL DAVID

l'ombre
du clocher

Tome II

Le fils de Gabrielle

Hurtubise

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

David, Michel, 1944-

À l'ombre du clocher

L'ouvrage complet comprendra 4 v.

Sommaire: t. 1. Les années folles – t. 2. Le fils de Gabrielle.

ISBN 978-2-89428-884-9 (v. 1)

ISBN 978-2-89428-973-0 (v. 2)

I. Titre. II. Titre : Les années folles. III. Le fils de Gabrielle.

PS8557.A797A62 2006

C843'.6

C2006-941775-X

PS9557.A797A62 2006

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE)
- Société de développement des entreprises culturelles au Québec (SODEC)
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres

Illustration de la couverture: Marc Lalumière (Polygone Studio)

Maquette de la couverture: René St-Amand

Mise en pages: Andréa Joseph [pageexpress@videotron.ca]

Copyright © 2010, Éditions Hurtubise inc.

ISBN: 978-2-89428-281-9

Dépôt légal: 2^e trimestre 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

Diffusion-distribution au Canada:

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

www.distributionhmh.com

Diffusion-distribution en Europe:

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr



La loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Imprimé au Canada
www.editionshurtubise.com

*La roue ne cesse de tourner
Emportant gestes et regards
Dans un tourbillon d'infortune
Sans nous offrir un lendemain.*

Gilles Vigneault, *Au temps dire*

Les principaux personnages

LA PAROISSE

Ludger Ménard: curé de Saint-Jacques, un gros prêtre âgé d'une cinquantaine d'années.

Hervé Leroux: jeune vicaire.

Amélie Provost: ménagère du curé, une grande femme sèche de cinquante-cinq ans.

Elphège Turcotte: bedeau paresseux de soixante-quatre ans.

PIERREVILLE

Conrad Bélanger: médecin.

Édouard Beaubien: notaire.

Normand Desfossés: entrepreneur de pompes funèbres.

LE VILLAGE

Hélène Pouliot: propriétaire du magasin général.

Côme Crevier: garagiste.

Alcide Boudreau: fromager.

Arthur Boisvert: gérant de la Caisse de Pierreville et maire de Saint-Jacques-de-la-Rive.

Rose-Aimée Turcotte: sœur célibataire du bedeau.

LA CAMPAGNE

La famille Veilleux

Ernest: patriarche de la famille, un veuf âgé de soixante-quatorze ans.

Jérôme: fils d'Ernest, cultivateur ambitieux de trente-sept ans.

Colette: trente-cinq ans, épouse de Jérôme et mère de Carole (quinze ans) et d'André (treize ans).

Albert: fils aîné d'Ernest, âgé de cinquante ans. Il vit à Montréal.

Céline : fille d'Ernest, âgée de quarante et un ans, épouse de Clément Tremblay.

Anne : fille d'Ernest, âgée de trente-neuf ans, épouse d'Armand Labbé. Elle vit à Nicolet.

Léo : fils d'Ernest, âgé de trente-cinq ans. Il vit à Pierreville.

Jean-Paul : fils d'Ernest, âgé de trente-trois ans. Il vit à Pierreville.

La famille Hamel

Georges : cultivateur de cinquante-quatre ans.

Rita : épouse de Georges et mère de Charles (vingt-huit ans), Claudette (vingt-six ans) et Adrienne (vingt-quatre ans).

La famille Tremblay

Thérèse : veuve d'Eugène Tremblay, née Durand, soixante-neuf ans.

Gérald : cultivateur de trente-huit ans, fils de Thérèse, héritier du bien familial.

Cécile : trente-six ans, épouse de Gérald et mère d'Élise (seize ans) et de Bertrand (quatorze ans).

Claire : fille aînée de Thérèse, épouse de l'ingénieur Hubert Gendron et mère de Pierre (dix-sept ans).

Clément : cultivateur âgé de quarante et un ans, époux de Céline Veilleux (quarante et un ans) et père de Françoise (vingt ans), Louis (dix-neuf ans) et Jean (seize ans).

Aline : fille célibataire de Thérèse, âgée de trente-quatre ans.

Lionel : fils célibataire de Thérèse, âgé de trente-trois ans.

Jeannine : fille cadette de Thérèse, âgée de trente et un ans.

La famille Fournier

Germain : cultivateur de cinquante et un ans.

Gabrielle : quarante ans, épouse de Germain et mère d'Étienne (vingt ans) et de Berthe (dix-huit ans).

Chapitre 1

La chasse aux déserteurs

Les premières gouttes de pluie vinrent frapper l'avant-toit de la galerie arrière du presbytère et une légère brise se leva, charriant l'odeur entêtante de l'herbe fraîchement coupée. Après deux semaines de grosses chaleurs, le ciel daignait enfin ouvrir ses vannes et apporter un peu de fraîcheur aux habitants de Saint-Jacques-de-la-Rive en ce premier vendredi de septembre 1943.

Le curé Ludger Ménard cessa brusquement son lent va-et-vient sur la large galerie et jeta un regard absent vers la rivière Saint-François, qui coulait à l'extrémité du terrain du presbytère. Le prêtre déposa son bréviaire sur le garde-fou avant de tirer de l'une de ses poches un large mouchoir avec lequel il épongea son crâne à demi chauve après avoir soulevé sa barrette. Le gros prêtre âgé d'une cinquantaine d'années jeta ensuite un coup d'œil à droite, vers le cimetière situé derrière l'église paroissiale. Un sourire moqueur apparut sur son visage couperosé à la vue de son bedeau traînant avec nonchalance son vieux moulin à gazon derrière lui.

— En voilà un qui doit pas être fâché pantoute qu'il se mette à mouiller, fit une voix réprobatrice, derrière la porte moustiquaire.

Le curé Ménard sursauta légèrement en entendant la voix de sa servante derrière lui. À cinquante-cinq ans,

Amélie Provost était une grande femme sèche qui dirigeait de main de maître «son» presbytère depuis une douzaine d'années. Le brave homme savait depuis longtemps qu'il ne faisait pas bon s'opposer à ses volontés.

— Voyons, madame Provost, la réprimanda doucement le prêtre en se tournant vers elle. Ce pauvre Tit-Phège fait ce qu'il peut.

— Laissez faire, monsieur le curé. C'est pas à moi que vous allez faire croire que Tit-Phège Turcotte est travaillant. Non seulement il est laid comme un pou, mais en plus, il a toujours été paresseux comme un âne. C'est venu au monde avec un poil dans la main, ce monde-là. Il vaut pas plus cher que sa sœur Rose-Aimée qu'on voit écrasée toute la sainte journée dans sa chaise berçante sur sa galerie, en train de lire ses maudits romans au lieu de nettoyer. Si Agathe Cournoyer pouvait voir la soue à cochons qu'est devenue sa maison, je crois bien qu'elle se revirerait dans sa tombe, la pauvre femme !

— C'est pas donné à tout le monde d'être débrouillard, plaida le curé Ménard, un peu agacé.

— Vous êtes pas assez sévère, monsieur le curé, fit la servante d'une voix coupante. Moi, je trouve que le Tit-Phège se débrouille pas mal pour rien faire la plupart du temps. En tout cas, on peut dire qu'on est pas chanceux avec nos bedeaux. Après le père Groleau qui buvait comme un trou, on est pognés à cette heure avec Tit-Phège Turcotte à qui il faut toujours pousser dans le dos.

— Un peu de charité chrétienne, ma fille. Il ne faut tout de même pas exagérer, la tança le prêtre.

— Combien de fois vous lui avez demandé de s'occuper de l'entretien du cimetière depuis le printemps passé ? Au moins dix fois ! Depuis un mois, les pierres tombales sont perdues dans un champ de foin. C'est une vraie honte ! J'ai même vu Ernest Veilleux venir faucher le lot

où sa famille est enterrée. Puis voilà qu'au moment où notre bedeau commence à couper l'herbe, la pluie arrive... Tiens, parlant d'arriver, est-ce que c'est pas aujourd'hui qu'on va voir enfin la tête du nouveau vicaire ? demanda la ménagère.

— J'ai encore appelé à l'évêché après la messe, dit le prêtre, soulagé de changer de sujet de conversation. Il devrait arriver demain après-midi, au plus tard.

— Bon. Il est temps que monseigneur Poitras s'aperçoive que vous avez besoin d'aide, reprit la servante, impertinente. Ça fait un bon cinq semaines que l'abbé Larivière est parti à Saint-Germain et qu'on attend son remplaçant.

— Vous devriez être la secrétaire de monseigneur, suggéra le curé Ménard, un rien sarcastique. Je suis sûr que ça marcherait plus rondement dans le diocèse.

— Vous pouvez être certain de ça.

— En tout cas, inquiétez-vous pas. Notre nouveau vicaire s'en vient, conclut le pasteur de Saint-Jacques-de-la-Rive en s'emparant de son bréviaire pour faire comprendre à sa servante qu'il voulait en reprendre la lecture.

Cette dernière retourna dans les profondeurs du presbytère au plus grand soulagement du prêtre qui reprit ses allées et venues. La pluie s'était intensifiée et tambourinait maintenant plus vigoureusement sur l'avant-toit. Un brouillard de chaleur commençait à s'élever au-dessus de la Saint-François et montait lentement à l'assaut des champs s'étendant à perte de vue sur l'autre rive.



Quelques minutes plus tard, un camion bâché de couleur kaki vint s'arrêter devant le presbytère dans un

grincement de freins. Le gros bâtiment carré en brique rouge à un étage était imposant. On y accédait par une dizaine de marches qui conduisaient à une grande galerie peinte en blanc.

Le lieutenant assis dans la cabine du camion ouvrit la portière d'un geste décidé et descendit en se coiffant de son képi.

— J'en ai pour cinq minutes, dit-il au caporal installé derrière le volant. Personne descend du *truck*, ajouta-t-il avant de s'emparer d'une planchette sur laquelle étaient retenues quelques feuilles.

En passant, l'officier jeta un bref coup d'œil à la douzaine de soldats qui encadraient deux jeunes civils assis sur les banquettes en bois à l'arrière du camion et escalada l'escalier menant à la porte d'entrée du presbytère.

Au premier coup de sonnette, la servante abandonna sur la table de la cuisine le chaudron qu'elle était en train de récurer et parcourut sans se presser le long couloir pour aller répondre à la porte.

— J'aimerais parler à monsieur le curé, annonça l'officier sur un ton autoritaire en pénétrant dans l'entrée.

La ménagère, pas du tout intimidée par le ton de l'inconnu, se contenta de demeurer plantée devant lui et de jeter un coup d'œil mécontent au plancher, sur lequel il venait de poser ses brodequins.

— Avant de voir monsieur le curé, vous allez enlever votre chapeau et vous essuyer les pieds comme du monde, lui commanda-t-elle d'une voix cassante. Vous viendrez pas cochonner mon plancher avec vos pieds crottés.

Dompté, l'officier retira son képi et essuya longuement ses chaussures sur le paillason installé devant la porte.

— Assoyez-vous dans la salle d'attente. Je vais aller voir si monsieur le curé peut vous recevoir, finit par lui ordonner Amélie Provost en ouvrant la première porte à droite.

Puis la servante disparut et alla chercher le curé Ménard sur la galerie arrière. Un instant plus tard, le prêtre entra dans la pièce.

— Lieutenant Paul Fortin, se présenta l'officier en quittant précipitamment la chaise sur laquelle il venait de s'asseoir.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, lieutenant ? demanda le prêtre sans manifester la moindre chaleur.

— L'armée est à la recherche de trois hommes de votre paroisse, monsieur le curé, répondit sèchement le lieutenant Fortin.

— Comment ça ? fit le pasteur en prenant son air le plus naïf.

— Ils ont reçu un avis de mobilisation et ils se sont pas présentés au centre de recrutement de Nicolet.

— Des garçons de ma paroisse ?

— Oui, fit l'officier en consultant brièvement la première feuille retenue sur sa planchette. Lionel Tremblay, Louis Tremblay et Émile Tougas. Vous les connaissez ?

— Évidemment.

— Les avez-vous vus dernièrement ?

— Non.

— Quand les avez-vous vus la dernière fois ?

— Comment voulez-vous que je m'en souviennne ? J'ai six cent quatre-vingts fidèles à Saint-Jacques-de-la-Rive. S'il fallait que je me rappelle quand j'ai vu un tel ou une telle...

— On peut pas dire que vous êtes très coopératif, monsieur le curé, fit remarquer le lieutenant d'une voix cassante en lissant du bout d'un doigt sa fine moustache.

— Vous trouvez ? demanda le prêtre d'un air narquois.

— Je vous rappelle, monsieur le curé, que les évêques de la province ont demandé au clergé de voir à ce que les citoyens respectent les autorités et obéissent aux lois.

Depuis l'année passée, tous les hommes en santé de dix-huit à soixante ans peuvent être appelés sous les drapeaux. C'est leur devoir.

— Merci de me le rappeler, lieutenant, répliqua abruptement le curé Ménard. Si ça vous fait rien, je vais me passer de vos leçons.

Sur ce, il ouvrit la porte de la salle d'attente, signifiant ainsi la fin de l'entrevue à son interlocuteur.

— Si je comprends bien, vous refusez de m'aider à retrouver ces trois déserteurs? dit le lieutenant Fortin d'une voix acide en se dirigeant vers la porte. Vous pouvez peut-être m'indiquer où se trouve le rang... le rang Sainte-Marie, précisa-t-il après avoir consulté encore une fois sa feuille.

— Je suis pas originaire de la paroisse; je connais mal les rangs de Saint-Jacques, répondit le curé avec une mauvaise foi évidente. Je pense que vous êtes mieux de vous informer à du monde de la place. Ils vous diront où ça se trouve. Madame Provost, reconduisez donc le lieutenant, s'il vous plaît, ajouta-t-il à l'intention de la servante qui s'avavançait dans le couloir.

L'officier salua le prêtre d'un bref signe de tête et suivit la ménagère jusqu'à la porte d'entrée qui se referma derrière lui dans un claquement sec. Dès la sortie du soldat, le curé Ménard s'empressa d'entrer dans son bureau dont l'une des fenêtres donnait sur la façade du presbytère. Amélie Provost le suivit sans rien dire jusqu'à l'entrée de la pièce et le vit écarter légèrement le rideau de dentelle pour regarder à l'extérieur.

— Si vous avez un coup de téléphone à donner, madame Provost, faites-le discrètement de manière à ce que j'entende rien, lui dit le prêtre sans se donner la peine de se tourner vers elle.

La ménagère se contenta de hausser les épaules et de lever les yeux au ciel avant de tourner les talons. Un

instant plus tard, elle était au téléphone à l'autre bout du couloir et disait à mi-voix à son interlocuteur :

— Les MP¹ sont au village. Ils les cherchent. Ils viennent de sortir du presbytère.

Sur ces mots, elle raccrocha doucement avant de retourner dans la cuisine pour terminer la préparation de la soupe aux légumes qu'elle voulait servir au dîner.



À l'extérieur, le lieutenant Fortin s'arrêta un bref instant au pied de l'escalier du presbytère malgré la pluie qui continuait à tomber et jeta un regard circulaire autour de lui. Il remarqua alors l'annonce de Coca-Cola un peu rouillée suspendue au-dessus de la porte de l'épicerie de Hélène Pouliot, de l'autre côté de la route. L'officier se remit en marche, passa devant le camion toujours stationné devant le presbytère et traversa la route en évitant le plus possible les flaques d'eau. Les pieds tout de même boueux, il gravit les trois marches conduisant à la galerie qui ornait la façade de l'épicerie du village et poussa la porte de l'établissement.

Quelques secondes lui furent nécessaires pour permettre à sa vue de s'ajuster à la pénombre qui régnait dans le local. Les quatre murs étaient occupés par des rayons plus ou moins remplis de boîtes de conserve et de divers articles de mercerie.

— Oui ? fit une voix peu amène.

Le lieutenant aperçut alors une petite femme âgée toute voûtée dont le visage pointu était surmonté par un maigre chignon blanc. La dame venait de repousser le

1. MP : abréviation de *military police* ou policiers militaires.

rideau de perles qui séparait ses appartements privés de son épicerie et se tenait debout derrière son comptoir, encombré par une antique caisse enregistreuse et quelques pots de bonbons.

— Bonjour, madame. Pourriez-vous me dire où se trouve le rang Sainte-Marie ?

— Il y a un rang Sainte-Marie à Saint-Jacques-de-la-Rive ? Première nouvelle, répondit la propriétaire de l'épicerie d'une voix un peu grinçante.

— Voyons, madame, voulut la raisonner le soldat en manifestant sa mauvaise humeur. Vous savez comme moi qu'il y a un rang de ce nom-là dans votre paroisse.

— Aïe ! protesta Hélène Pouliot en haussant la voix. Ici, c'est pas un bureau d'informations. C'est une épicerie. Votre rang, je viens de vous dire que je le connais pas. Est-ce que c'est assez clair pour vous, jeune homme ?

Fortin ne se donna pas la peine de répondre. Il tourna le dos à l'épicière et sortit. Il s'était peu à peu habitué à ce genre de comportement quand il se présentait quelque part. Rien au Québec n'était aussi impopulaire que la police militaire depuis que la mobilisation générale avait été votée à Ottawa après le plébiscite d'avril 1942. Quand elle se présentait quelque part, tous les gens semblaient frappés d'amnésie et on fuyait ses représentants comme la peste.

Pendant ce temps, le conducteur du camion avait fait faire demi-tour à son camion bâché et il était venu s'arrêter de l'autre côté de la route, devant l'épicerie. Au moment où le lieutenant Fortin allait se résigner à monter à bord sans avoir obtenu aucun renseignement utile, il aperçut un gamin qui courait sous la pluie en direction de l'épicerie. L'officier lui coupa le chemin.

— Où est le rang Sainte-Marie ? lui demanda-t-il sur un ton brusque, sans s'embarrasser de précautions inutiles.

L'enfant s'arrêta pile et demeura sans voix durant un bref moment.

— Où est le rang Sainte-Marie ? Est-ce que t'es sourd ? répéta Fortin, un peu plus fort.

— Ben, il est juste là, finit par articuler l'enfant en pointant un doigt vers le chemin qui s'ouvrait en face de l'église et passait à côté de l'épicerie, à peine quelques pieds plus loin.

— Merci.

Le gamin ne demanda pas son reste et s'engouffra dans l'épicerie pendant que le lieutenant ouvrait la portière du camion et se hissait à l'intérieur du véhicule. Il n'aurait pas l'occasion de voir la taloche que le garçon allait recevoir de sa mère mécontente quand il lui raconterait la scène, quelques minutes plus tard.

— Tu tournes ici, à droite, dit l'officier au conducteur. Il paraît que c'est le rang où restent nos trois lâches. Prends ton temps pour qu'on ait la chance de lire les noms sur les boîtes à lettres. Regarde mes bottines, ajouta-t-il avec rage. Elles sont pleines de bouette. Ça va me prendre une heure pour tout nettoyer ça quand on va rentrer.

Le camion avança en cahotant sur la route étroite parsemée de nids-de-poule. De temps à autre, Fortin entendait les exclamations des soldats trop durement secoués à l'arrière. La pluie abondante des dernières minutes céda peu à peu la place à une pluie fine qui noyait tout le paysage dans une espèce de brume grisâtre. Si cette pluie durait encore quelques heures, la route en terre allait devenir difficilement carrossable à cause des ornières.

— Surveillance à gauche, je vais regarder à droite, commanda Fortin au conducteur. On cherche un Tougas et deux Tremblay.

Le véhicule roula lentement pendant un long moment jusqu'à ce que le conducteur prévienne son passager.

— On est rendus au bout du rang, lieutenant. De mon côté, j'ai pas vu un nom sur aucune boîte à lettres.

— Moi non plus. On dirait que ces maudits habitants-là ont fait exprès pour ôter leur nom dessus. Je me demande comment fait le facteur...

— Ordinairement, à la campagne, le bonhomme connaît tout le monde.

— Bon. On vire de bord et on va s'arrêter à la première ferme, ordonna l'officier. On va prendre les grands moyens.

Le camion tourna dans le chemin de traverse au bout du rang Sainte-Marie et reprit la route en sens inverse. Un arpent plus loin, il s'engagea dans la cour de la première ferme à gauche. Durant une minute, les deux hommes demeurèrent silencieux à l'intérieur de la cabine, attentifs à détecter le moindre signe de vie autour d'eux.

La maison à un étage et au toit pentu était recouverte d'une espèce de papier brique rouge. Une étroite galerie courait sur sa façade et sur son côté gauche jusqu'à la porte de ce qui semblait être une cuisine d'été. Pas un signe de vie apparent. Pas plus dans la maison que dans l'étable, la porcherie, le poulailler ou la remise. Seules quelques vaches paissant à droite de l'étable prouvaient que l'endroit était habité.

— On y va, décida Fortin en ouvrant la portière du camion.

Il descendit et s'approcha du hayon du camion.

— Deux hommes avec moi, commanda-t-il.

Deux soldats enjambèrent le hayon et le suivirent docilement jusqu'à la porte de la cuisine d'été où le lieutenant frappa à plusieurs reprises avant d'entendre un bruit de pas. La porte s'ouvrit sur un homme de taille moyenne, râblé, aux épais cheveux bruns rejetés vers l'arrière.

— Oui ? dit-il sans la moindre trace d'amabilité.

Réimprimé en août 2008
sur les presses de l'imprimerie Transcontinental-Gagné,
Louiseville, Québec